

Entretien avec Mme Yvonne Anthony  
le 25 juillet 1981 à Fontainebleau  
(Antoine Marès)

A.M. Madame, si vous le permettez, je vous demanderai tout d'abord en quelles circonstances et comment vous avez été amenée à partir en Angleterre?

Y.A. Je suis allée en Angleterre à l'âge de trois ans. Mon père était mort de la fièvre typhoïde et ma mère s'était remariée avec un Anglais. Je me trouvais donc à Londres le jour de la déclaration de la Première Guerre mondiale, qui était un samedi. Nous étions allées, ma mère et moi, faire des courses dans une épicerie française - elles étaient rares à l'époque -. La vendeuse nous a alors dit: "La France vient de déclarer la guerre. Il faut que vous fassiez des provisions". On avait acheté du saucisson, du café..., des choses que l'on trouvait difficilement à l'époque. Tous ces moments passent, les Français parlaient et mon beau-père - qui travaillait dans une banque - a vu dans le journal qu'on demandait des jeunes filles au Crédit Lyonnais. Au début, il n'était pas "chaud", mais c'était la guerre. Tous les Français quittaient l'Angleterre, la gare de Victoria en était pleine. J'ai donc travaillé au Crédit Lyonnais pendant deux mois. On m'y avait prise tout de suite bien que je ne sache rien faire.

Puis, au bout de deux mois, mon beau-père me dit que, dans une annonce, un monsieur demandait une jeune fille sachant très bien l'anglais et le français - à l'époque on ne disait pas une jeune fille bilingue-. Ce monsieur habitait, autant que je m'en souviens, à l'hôtel Ritz. J'y suis allée et mon beau-père m'a dit: "Je t'attends et si dans un quart d'heure tu n'es pas descendue, je vais voir là haut de quoi il s'agit". Je me suis retrouvée devant un monsieur tout jeune - il faisait vraiment très, très jeune; j'avais vingt ans et lui vingt-six ans - et il était tout petit; je n'étais déjà pas très grande, mais lui était minuscule. Il me dit: "Que savez-vous faire?" Je lui réponds de façon très innocente: "Rien!" "Mais j'aurais voulu avoir quelqu'un qui sache écrire en anglais et en français". "Monsieur, je sais aussi bien l'anglais que le français". J'avais fait des études en anglais et en français. Alors il m'a donné deux lettres à traduire, l'une en français, l'autre en anglais. A la suite de quoi il me dit: "Vous ferez très bien mon affaire, mais il faudrait commencer demain". Mais je travaillais à la banque et je pensais que je devais y rester encore quelque temps. Mais on m'a libérée immédiatement et c'est comme cela que j'ai commencé avec lui.

On était dans une très, très belle maison qui s'appelait House. Il s'en est souvenu puisqu'il me l'a écrit dans sa dédicace. On se trouvait dans un immense salon, divisé en deux par la suite. On a été tous les deux seuls pendant quelque temps, puis une Anglaise est venue, Miss Dixon, une grande "bringue", deux fois ma taille qui était une Anglaise cent pour cent avec de grands chapeaux et beaucoup de fleurs, de carottes, de radis...

Voilà comment j'ai connu Jean Monnet et comment j'ai fait l'affaire bien que je n'aie jamais travaillé auparavant. Ce qu'il y a de curieux, c'est que dans ce bureau, on est arrivé à former un "pool", au troisième étage, où se trouvaient des jeunes filles qui connaissaient l'anglais ou le français. Mais il y en avait très peu qui connaissaient les deux langues à fond. J'en suis arrivée à être obligée de téléphoner tous les matins à Paris parce que j'étais la seule que l'on comprenait à la fois en français et en anglais. Les Anglaises, on ne les comprenait pas en France et les Françaises à Londres. Jusqu'à la fin, j'ai toujours fait la téléphoniste pendant une heure, chaque matin. Maintenant les jeunes gens savent tous l'anglais, mais à l'époque ce n'était pas le cas.

A.M. Y avait-il une ligne directe entre vos bureaux et Paris?

Y.A. Je ne m'en souviens plus. Je sais seulement qu'il y avait un tout petit bureau qu'on avait fait exprès pour nous et d'où on pouvait téléphoner à Paris. C'était peut-être une ligne directe...

A.M. Quelle impression vous a faite Jean Monnet, sa jeunesse mise à part?

Y.A. Les contacts de travail étaient très faciles. Il recevait des lettres, je les ouvrais et, en haut des lettres, il écrivait: "Répondez ceci" et il mettait une phrase. Ensuite je rédigeais puis je téléphonais à une jeune fille au "pool", une Française pour le français, une Anglaise pour l'anglais et je leur donnais la lettre à dactylographier.

Il était très gentil comme homme. Il disait: "C'est bien, c'est parfait". Vous savez, il travaillait énormément. Il était donc très facile pour le travail, mais sévère. Il fallait que ce soit bien. Il n'aimait pas corriger.

A l'époque, il parlait assez bien l'anglais, mais il avait un fort accent français. Il faisait quelques fautes aussi et il me disait toujours de le reprendre. Mais au début je n'osais pas; pour moi, c'était un grand pont. Puis je m'y suis habituée et je le reprenais.

Il y avait une chose qui nous étonnait, c'est qu'il était là. Tous les Français étaient partis, mes frères, mon futur mari étaient à la guerre; que venait faire ce jeune homme de vingt-six ans à Londres? Il m'a dit - je ne l'avais pas demandé mais il savait qu'on en par-

lait - qu'il avait été réformé pour une maladie de coeur. Moi, je ne l'ai jamais vu malade; il était en bonne santé, mais ce n'était pas un homme remuant, ce n'était pas un sportif.

Il était très agréable. Il m'avait dit qu'il aimait le chocolat. Pendant la guerre, il n'y avait pas beaucoup de chocolat. Et à des prix fous! Et moi, en petite jeune fille économe, je n'osais pas acheter le chocolat très cher! Mais lui me disait: "A n'importe quel prix, il faut en acheter et en avoir d'avance!" J'ai acheté une belle boîte, au centre de Picadilly Circus, dans un magasin de luxe. Après, on me téléphonait pour me dire qu'il y en avait.

C'était tout de même un bourreau de travail. Il aimait bien écouter les gens, mais il me faisait la vie dure parfois. Parce que je n'avais pas travaillé avant! Il me disait: "Vous restez ce soir parce que j'ai des choses à vous donner à poster avant cinq heures du matin. Il m'est arrivé de rentrer chez moi plusieurs fois vers trois heures, quatre heures du matin. J'étais brave à l'époque! Mais comme je connaissais très bien Londres, cela n'avait aucune importance!

A.M. Y avait-il d'autres Français avec Jean Monnet?

Y.A. Il n'y avait que nous, mais il y avait beaucoup de gens qui venaient de France. Il y en avait un dont je me souviens très bien parce que je le trouvais fort élégant: c'était René Cassin, avec ses gants beurre frais et sa canne à pommeau.

Une autre fois, Jean Monnet m'envoie au train porter une lettre à Albert Thomas qui était ministre du Travail (?). Je fais tout le train, impossible de le trouver. Tout à coup le train démarre, les portières se ferment et qui vois-je derrière une portière, Albert Thomas avec une "poulette". Je me trouvais très embêtée, ma lettre à la main, en route pour Douvres. Albert Thomas a été très aimable, il m'a invité à prendre le café. Une fois à Douvres, comme je ne connaissais pas la ville, je suis allée me promener un peu en attendant le train de retour. Je suis revenue et j'ai dit à Jean Monnet: "Vous savez, je suis allée à Douvres". Il m'a répondu: "C'est bien". C'est tout. Il n'était jamais fâché, il n'a pas cherché à comprendre pourquoi. Je ne le lui ai jamais dit d'ailleurs.

Ce dont je me souviens aussi, ce sont mes promenades dans le quartier des journaux, au centre de la Cité, à Fleet Street. Souvent à une heure, deux heures ou trois heures du matin. C'était donc un bourreau de travail, mais si vous étiez à la hauteur, jamais il ne faisait de

remarque. Il n'y a pas beaucoup de patrons qui sont comme cela.

A.M. Vous souvenez-vous de M. Clementel à Londres?

Y.A. Non. Mais de Léon Bourgeois. Souvent j'allais déjeuner avec eux. Neuf fois sur dix ils ne connaissaient pas Londres; les gens ne voyageaient pas comme aujourd'hui. M. Monnet leur disait: "Vous allez emmener ma secrétaire à déjeuner". Et ils m'emmenaient toujours dans des endroits bien, car la nourriture était rare à Londres! Les Anglais ne s'en sont jamais vantés. Pendant deux ans, au moment où les Allemands coulaient tous les bateaux. Eux ne recevaient plus rien. Et là, c'est ce qui m'étonne, c'est que M. Monnet s'est arrangé pour envoyer de la nourriture et les Anglais envoyaient du charbon aux Français; cela évitait aux gros cargos d'aller en Australie, en Nouvelle-Zélande, au Canada. Et il ne parle pas de cela dans son livre. Peut-être a-t-il trouvé ça sans importance? Grâce à lui, les Anglais ont eu à manger et les Français ont eu du charbon. Ils n'avaient qu'à traverser la Manche.

A.M. Du côté britannique, avez-vous connu Lord Salter?

Y.A. Non, mais nous avons dans la même salle Sir Eric Drummond; il avait une secrétaire dont j'ai oublié le nom. Je me suis souvenue de Miss Dixon parce que vous m'en aviez parlé...

Mlle Mazerand: M. Monnet a bien ri lorsqu'il a lu votre lettre et il a dit à sa femme: "Ah! Si je me souviens de Miss Dixon! C'est elle qui disait que je lui portais ombrage..."

Y.A. Et elle était deux fois sa taille! Il y avait donc beaucoup de gens qui venaient de France pour un, deux ou trois jours. Au début cela était très important, cela s'est tassé et ça a repris avec la SDN. Je ne sais pas si ce n'est pas lui qui a été vraiment au fond de ça. On a échangé alors énormément de correspondance...

A.M. A Londres, après l'armistice?

Y.A. Oui. Il ne voulait pas que je m'en aille. On faisait construire le Palais des Nations à Genève et on attendait que cela soit fini pour envoyer tout le monde. Quand les Français sont rentrés, c'est Jean Monnet qui a signé tous les passeports... Au début, il était très fâché que je n'aille pas à Genève. Mais je lui ai dit que je souhaitais me marier, que je commençais par me faire vieille. Et puis ma mère et mon beau-père me disaient: "Que vas-tu faire à Genève, reste avec nous!"

Au point de vue financier, nous étions très bien payées. Forcément, ils ne trouvaient pas de personnel! Les étrangers touchaient une

livre par jour pour payer leur hôtel - qui a toujours été cher en Angleterre, beaucoup plus cher qu'en France -; mais j'habitais chez mes parents. Alors je me suis constitué une petite fortune, je suis une "profiteuse" de la guerre...malgré moi!

A un moment donné, on nous avait reproché de trop payer les employés et alors les Anglais ont organisé un concours de dactylographie et de sténographie: ce sont ceux de chez nous qui ont eu les premières places. C'est comme cela que j'ai appris la sténo...

A.M. Jean Monnet parlait-il couramment l'anglais à la fin de la guerre?

Y.A. Il parlait bien, mais il n'a jamais parlé couramment. Il avait une petite retenue, ce qui n'était pas mon cas. Lorsque j'avais douze ans, on m'avait envoyée en France parce que je ne voulais pas parler le français. L'ambassadeur, M. Cambon, qui était un brave homme, disait à ma mère: "Vous ne lui parlez pas français?" C'est comme cela que je suis partie en pension.

A.M. Quelle était l'atmosphère à Londres?

Y.A. Je crois que cela a été une meilleure atmosphère qu'en 1939-1945. Tout le monde était persuadé que nous allions gagner la guerre. Les Anglais croyaient aussi très fortement en leurs gouvernants. Cela a changé depuis, mais ils avaient très confiance. J'ai beaucoup admiré les Anglais parce qu'à l'époque, je trouvais qu'ils avaient des qualités qui se sont maintenant amenuisées. Vous ne croyez pas? C'était alors une très grande nation. Ils sont maintenant au dessous de tout. Ils avaient un Empire, mais un empire fait par des aristocrates qui avaient de l'argent; aujourd'hui il n'y a plus d'aristocrates ni d'argent. Ils vendaient des cartes postales avec un lion et une grosse crinière dans laquelle étaient inscrites toutes leurs colonies. Ils possédaient le monde! Ce sont des gens qui, au fond, n'étaient pas heureux dans leur île. Ils mangeaient très mal, le climat était mauvais. Alors ils partaient. Le Français, lui, bougeait très peu. On est si bien en France!

A.M. Vous qui connaissiez parfaitement les deux langues, vous souvenez-vous de tensions entre Jean Monnet et les Britanniques?

Y.A. Je ne m'en souviens pas du tout. Je m'entendais très bien avec Sir Eric Drummond. D'ailleurs, quand il avait des textes trop durs en français, il m'appelait et je les lui traduais. Non, je les ai trouvés très amicaux.

A.M. Où logeait Jean Monnet?

Y.A. Il logeait, je crois bien, à l'hôtel Ritz. Je suis allée souvent chez lui porter des vêtements. Il se faisait faire ses pyjamas.

Et s'il était pressé, il me disait: "Petite, cela ne vous ennuie pas de les porter chez moi?". Je crois bien qu'il habitait au Ritz parce que la première fois que j'y suis allée, il y avait une foule à l'extérieur, de chaque côté du portail. Alors je me suis dit: "Est-ce pour moi ou pour M. Monnet?"...Non, c'était pour Alphonse XIII qui était là! En même temps, il y avait Mary Pickford, "la petite fiancée", et, en fait, c'était pour elle que la foule était là...

A.M. Jean Monnet a écrit dans ses "Mémoires" qu'il était à Trafalgar House...

Y.A. C'était après. Nous, nous étions à *Sunderland* House avec une entrée comme celle du château de Fontainebleau, de très beaux parquets, quelque chose de splendide qu'on avait loué pour la durée de la guerre. Dans son livre, il ne parle pas de ces débuts; peut-être n'a-t-il pas trouvé cela intéressant...

A.M. Peut-être ne se souvenait-il plus très précisément de cela et c'est pourquoi je vous pose ces questions...Vous rappelez-vous des anecdotes?

Y.A. Je me souviens du premier bombardement sur Londres. C'était un samedi, par un beau ciel bleu. On recevait des bombes et que fait-on quand on reçoit des bombes? On sort et on regarde. C'étaient des Zeppelins. Les gens criaient: "Rentrez, rentrez, vous allez recevoir une bombe". En effet, il est tombé deux ou trois petites bombes, petites comparées à maintenant. Il y avait encore des chevaux et ils s'emballaient dans les rues. Cela faisait du bruit, en plein dans la Cité. Jean Monnet, lui, ne s'emballait pas. Pourtant c'était un méridional. Je ne l'ai jamais vu se mettre en colère, il était très égal de caractère...

Il avait des soucis avec son Cognac qui ne marchait pas très bien. Ensuite, il a repris les choses en main. Mais jamais je n'ai pensé qu'il serait devenu si important...! Il était très sérieux...

De temps en temps il nous donnait des billets pour aller au théâtre ou il m'emmenait après m'avoir demandé si le spectacle me plairait. Il portait une belle cape en drap noir doublée de satin blanc. C'était la mode, mais je le trouvais grotesque parce qu'il était trop petit; à côté, sir Drummond paraissait tellement élégant...on est bête à cet âge! On allait beaucoup au théâtre voir des "musical comedies". Jean Monnet aimait beaucoup sortir, mais je ne sais pas ce qu'il faisait en dehors du bureau. Je ne crois pas qu'il recevait beaucoup. Je me demandais souvent d'ailleurs si cela ne l'ennuyait pas de ne pas être à la guerre.../.../

- A.M. Avez-vous eu l'occasion de discuter de Jean Monnet avec des personnes qui l'ont connu?
- Y.A. Non. Mais le fils d'un de mes voisins est un admirateur de Jean Monnet. Vous savez, ce que voulait Jean Monnet, c'était qu'il n'y ait plus de guerre. Et ça, il me le disait souvent. Au lieu d'apprendre dans les écoles tant de choses qui ne servent pas dans la vie, il devrait être obligatoire d'apprendre deux langues. Ça entretient déjà une paix, parce qu'on se comprend mieux, on s'explique mieux.
- A.M. S'est-il confié à vous?
- Y.A. De temps en temps. Parfois il avait le "cafard". Il restait trop longtemps sans venir en France. IL est peut-être venu trois ou quatre fois pour deux ou trois jours. On avait du mal à venir en France à cause des bateaux, et seulement de nuit; de Southampton au Havre, la traversée durait dix heures.
- A.M. Vous parlait-il des négociations qu'il menait, de ses succès, de ses échecs?
- Y.A. Il me parlait des choses que le bureau faisait. Mais j'ai oublié... Il aurait surtout voulu que tout le monde s'entende...
- A.M. Je vous poserai une dernière question sur les amis de Jean Monnet à Londres.
- Y.A. Je n'en ai pas connu. Des connaissances beaucoup. Quand René Cassin venait, il aimait beaucoup sortir avec lui...Il travaillait.  
Je me demande s'il pensait à s'occuper du monde entier. Ce qu'il voulait, lui, c'était au début l'amitié entre la France et l'Angleterre. Ce n'est que tout à fait vers la fin qu'il disait: "Si seulement il n'y avait plus de guerre".
- A.M. Je vous remercie de cette atmosphère que vous avez bien voulu reconstituer pour la Fondation Jean Monnet.
- Y.A. Malheureusement, il y a cinq ans, il y a beaucoup de choses dont j'aurais pu me souvenir plus précisément...